

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Michel GARDAZ

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1953, tome 51, p. 127-129

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

## CHRONIQUE DU COLLEGE

*Un jour, sur ses longs pieds, allait je ne sais où,  
Claude Bernard au long bec, emmanché d'un long cou.  
Il côtoyait une rivière  
Avecque Troillet son compère.  
L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours.  
Ma commère la carpe y faisait mille tours...*

Et, s'approchant du bord, ils virent une grosse truite crevée. « Oh ! fit Claude Bernard, j'ai une idée. » Vite, ils s'en emparent et, rentrant au collège, ils vont la déposer sur le pupitre de leur surveillant d'étude. La farce était bonne, mais elle sentait mauvais. Il se trouva que le préfet des externes, Monsieur Bregnard, vint surveiller l'étude. Tout de suite, il sentit l'affaire et ne tarda pas à découvrir la supercherie. « Qui a fait cela ? » demanda une voix forte. Penauds, déconfits comme deux poissons pris à l'hameçon, nos deux lurons se décomposent. « C'est bien, reprend la grosse voix, vous serez "collés" ce soir, ou plutôt — voyant que la plaisanterie ne méritait pas si grande sévérité — vous choisirez vous-mêmes votre punition. » Laquelle ils choisirent, je n'en sais rien. Toujours est-il que, d'après ce que m'a raconté mon ami Vital, Claude Bernard dut ensuite expliquer et commenter par devant sa classe et Monsieur Pitteloud cet incident...

Rien de neuf en Grammaire B, depuis que Jean-Marie soutient brillamment la thèse que sa chère tante a démolie le vieux bâtiment du bas et fait un « neuf » par le haut. Quant aux Grammairiens A, ils deviennent de plus en plus « Biggles » et, forts en maths, ils connaissent bientôt tous les « volumes »... de la collection.

Monsieur Berclaz, tout fier, après deux trimestres, de pouvoir distinguer ses jumeaux (l'un au maillot, l'autre aux lunettes), s'est réjoui trop tôt. Il vient, avec Monsieur Lickès, de faire les frais de l'opération. Voici la chose. Peut-être savez-vous que les deux frères Delacuisine se trouvent, en y cherchant bien, l'un en Rudiments, l'autre en Préparatoire commerciale, et que ces deux classes sont en face l'une de l'autre. Un beau jour, le « Delacuisine commercial » alla suivre un cours de composition française avec Monsieur Berclaz, tandis que le « Delacuisine classique » s'initiait aux beautés de la géographie, sous la férule de Monsieur Lickès. Tout se serait passé à la barbe de ces deux messieurs, si au milieu de l'heure, Monsieur Lickès ne s'était brusquement avisé de faire un examen. Voilà notre pauvre « Delacuisine classique » effrayé, apeuré, qui se lève et s'enfuit en s'écriant : « C'est pas moi, c'est mon frère ». On frappa en Rudiments, où l'autre prenait un plaisir évident à suivre la leçon de composition.

Après moult confrontations et comparaisons, les deux frères regagnèrent leurs quartiers respectifs, « jurant, mais un peu tard, qu'on ne les y reprendrait plus ».

Pour rétablir l'harmonie menacée, les Jeunesses Musicales nous offrirent, le 26 février, un récital de piano et violoncelle donné par Monique et Guy Fallot, qui coupa agréablement le carême. Ce fut d'un des plus brillants concerts de la saison et le public ne ménagea pas aux deux jeunes et charmants artistes son admiration et sa sympathie par raison démonstrative d'applaudissements, comme disait le Bourgeois Gentilhomme. Après la fête de S. Thomas et la mi-carême, où les internes allèrent voir « le Docteur Knock », arriva la Saint-Joseph, jour chômé pour toute la maison. Le soir, l'orchestre du collège prit le chemin de Vernayaz, où il donna un concert très apprécié avec le concours du chœur mixte de l'endroit. Le programme était, en majeure partie, composé d'œuvres du chanoine Louis Broquet parmi lesquelles sa fameuse cantate *Notre Liberté* sur des paroles très patriotiques de Gonzague de Reynold. Je cite au hasard :

*Les constructeurs, aux bras durs, ils sont venus...  
Ils ont sur la mola-a-sse posé le granit immuable.  
Les bûcherons du Morgarten et ceux... etc.*

Malheureusement, nos musiciens ne purent pas goûter leur succès, obtenu après de longues semaines d'obscur travail, car les autorités, soucieuses de la santé des jeunes élèves — elles le sont toujours en ces occasions-là — exigèrent leur rentrée immédiate. C'est donc en chantant pour une seconde fois les bienfaits de la liberté que tout le monde, vers dix heures du soir, regagna le poulailler. Et ceux qui auraient pu s'attendrir sur cette touchante histoire (et il y en eut), furent promptement rétablis le lendemain, par les joyeux ébats que nous prodigua la fanfare, en l'honneur de MM. Joseph Gross et Vogel.

La fin du trimestre approchait lorsque le bruit circula qu'un caillou, sous l'effet du gel, était descellé et menaçait de tomber. Un jeudi après-midi, on vit deux hommes y travailler et chacun crut qu'ils voulaient le descendre. Aussi toute une foule de curieux et de badauds s'était amassée à une respectueuse distance, dans la cour St-Joseph. L'on attendait le bloc d'une minute à l'autre. Personne ne disait mot, quand tout à coup, on vit une forme s'élançer en avant qui disait : « Prenez soin de ma femme et de mes enfants ! » C'était le chanoine Terraz, suivi de deux braves. Il courut jusqu'aux deux tennis de grande allée, enleva prestement les deux filets, afin de les mettre à l'abri. Tout le monde, stupéfait, retenait son souffle. Enfin, au bout de deux minutes, qui parurent une éternité, il nous revint, ayant sauvé les deux filets, tout joyeux et fier de son exploit. Mais ce n'est encore rien. Le caillou qu'on attendait avec impatience, il n'est pas tombé et il ne

tombera jamais, car au lieu de le miner, les deux hommes que l'on apercevait le consolidaient et le cimentaient. Monsieur Terraz en sera quitte pour remettre ses filets.

Puis arrivèrent les vacances de Pâques, jugées, par les parents, les professeurs et bien entendu les élèves, un peu courtes. Toujours est-il que, lorsque survint la rentrée, on vit Jean-Pierre arborer, en plus de sa traditionnelle-coupe-de-cheveux-style-super-champêtre, une magnifique chemise noire, le tout additionné, comme il se doit, de witz très agricoles. Songe-t-il à courir après la mode de Paris ou veut-il simplement impressionner son auditoire en vue des prochaines élections ? Demandez-le plutôt à lui-même.

Je disais donc que la fin des vacances surprit la plupart et, bon gré mal gré, il fallut rentrer. Mais la Saint-Jules de Messieurs Monney et Pitteloud arrangea tout. Aux fanfaronnades et au compliment écrit en vers, Monsieur le Directeur nous répondit en prose, mais ses paroles venaient directement de son cœur de père. En son honneur, nous assistâmes à la représentation du film pétillant et plein d'esprit : « Le petit monde de Don Camillo »

Faut-il attribuer ce phénomène à la loi de l'osmose ? La fête de Monsieur le Recteur avec son après-midi de congé, suivit tout naturellement celle de Monsieur le Directeur. En tout cas, ce fut l'occasion à la fanfare de faire ses habituelles prouesses, au chœur mixte de chanter à ravir et à Louis Bianchi de présenter, d'une voix majestueuse et grave, les souhaits et les vœux de tout le collègue. Monsieur le Recteur s'adressa ensuite à ses jeunes administrés pour leur rappeler, en termes d'une profondeur remarquable, le grand rôle de l'étudiant dans le monde.

Une fois de plus, les corridors de l'Abbaye résonnèrent pour la Saint-Georges de MM. Rageth, Cornut, Delaloye, Revaz, Berberat et Athanasiadès. Une véritable Toussaint !

A Martigny, MM. Thorens, Klopfenstein, Terrapon et Gilioz répondirent brillamment au jeu radiophonique des « quatre jeudis ». A cette collection de célébrités naissantes, il convient d'ajouter Robert Gerbex qui se fit « Centaure » pour pénétrer à Radio-Lausanne, dont le studio diffusa la pièce sous l'enseigne : « A nous l'antenne ! » Le « Centaure » en rapporta gloire et cachet. Par ailleurs, les Jeunesses Musicales de Saint-Maurice nous gâtaient en nous procurant un magnifique concert donné par l'orchestre de chambre de Lausanne. Quel régal ! Ce fut tellement parfait et admirable que le chroniqueur perdrait son temps en voulant critiquer cette exquise soirée et préfère poser sa plume et aller se coucher, en appliquant l'adage d'un professeur bien connu : « Pour vivre heureux, vivons couchés. »

Michel GARDAZ, rhét.